MA ROUTE DU BLED

MA ROUTE DU BLED

Fayçal JELIL

À mes parents,
À mes enfants,
À mes frères et sœurs,
À mes neveux et nièces,
Et à toi.

« Ce que je garde est perdu à jamais ;
Ce que je donne m'appartient pour toujours ;
Nous ne sommes là que pour transmettre. »
Éric-Emmanuel Schmitt

TABLE DES MATIERES

1. LA FRANCE QUI PRÉPARE 10

Mon père 11

Douze mois pour remplir 15

Tout commence en septembre 18

L'enfer Tati 20

Les médicaments de la Sécurité sociale 21

Départ imminent 23

Je prépare aussi ce voyage de mon côté 24

Le jour du départ 28

Le jour du départ 35

2. LA ROUTE QUI FORGE 39

C'est parti 42

Paris et son périphérique 45

Tamaris, la plage des trois mondes 47

L'A10 m'appartient 49

Le poste radio et l'actualité 51

Au café comme un grand 54

Pause en famille 60

La traversée de l'Espagne ou Sbelioune 63

Le port d'Algeciras 66

Le bateau Al Boughaz..... 69

3. LE BLED QUI RÉVEILLE 72

Le Maroc ou Al Maghrib..... 73

L'école ou la madrassa..... 73

La douane..... 76

La traversée de Tanger ou Tanja..... 77

Le « hanout » 78

Pris entre ces deux pays..... 80

Je suis Français 82

Préface

Avant-propos

Transmettre à travers nos souvenirs.
Nous passons l'essentiel de notre temps à ressusciter le passé, fût-il vieux de vingt-quatre heures à peine. Nos aïeux en sont le symbole le plus vivant. À chaque visite, ils nous replongent dans l'ancien temps, égrenant des anecdotes toujours aussi savoureuses. Tantôt elles nous font rire aux éclats, tantôt elles nous arrachent des larmes. Ces instants, surtout, nous lèguent la mémoire, des valeurs, des principes ; ils les déposent en nous au fil de leurs expériences et de leurs récits. C'est récemment que j'ai compris la profondeur du mot « transmettre » et pourquoi les souvenirs sont ce que nous avons de plus précieux. Quand on les donne, ils deviennent éternels. Et c'est la seule forme d'immortalité qui ne mente pas. C'est pour cela que j'ai écrit ce livre.

Ce livre est ma part de transmission. Il est le récit d'un enfant qui a grandi dans le Nord, bercé par l'écho des machines de l'usine où mon père s'épuisait, et par les chants de ma mère qui rythmaient la propreté d'un foyer modeste. Pour eux, le passé était un sanctuaire et le futur un combat. Chaque année, ils nous emmenaient sur la

Route du Bled, entassés dans notre Peugeot J5, pour ne pas que nous oubliions d'où nous venions. Pourtant, c'est précisément dans ce mouvement entre deux terres que j'ai trouvé ma propre rive. En ressuscitant ces souvenirs de voyage que j'ai réalisé très jeune que l'on ne peut pas être un éternel passager. On finit par poser ses bagages.

Mes parents m'ont légué le Maroc des récits, de la pudeur et du courage. Mais l'École de la République m'a légué le droit de penser, de critiquer et de choisir. En écrivant ces pages, j'honore la mémoire de mes parents, mais je revendique surtout ma propre réalité.

Au terme de cette traversée, le doute s'est dissipé. Si mes souvenirs sont peuplés de ce Maroc, mon âme et mes principes appartiennent à la France. C'est ici que je suis chez moi. Je suis Français. Totalement. Définitivement. Et c'est avec cette certitude que je vous confie une partie de mon histoire.

1. LA FRANCE QUI PRÉPARE

Mes parents Mes parents font partie de ces Marocains qui arrivent en France dans les années 70, quand le pays ouvre grand ses portes à la main d'œuvre immigrée.

Mon père

La France a installé des bureaux de recrutement un peu partout. Mon père postule. Le jour du rendez-vous, il est malade, fiévreux, les jambes tremblantes, mais il y va quand même. À la visite médicale, il supplie presque l'infirmière de le déclarer apte. Elle le regarde longuement, émue par cette détermination muette, et finit par cocher la bonne case.

Quelques mois plus tard, la réponse tombe : visa, billet de bateau, puis train à travers l'Espagne, direction le nord de la France. C'est la première fois qu'il quitte son village, la première fois qu'il voit la mer et la montagne, la première fois qu'il voit des autoroutes, la première fois de beaucoup de choses. Il débarque dans cette petite ville industrielle vers 11 heures du matin avec une vingtaine d'hommes de sa région.

Un chauffeur de bus les attend. À l'usine, on leur donne un casier, une blouse, un badge. Une heure après, ils sont déjà à la chaîne de production. Mon père apprend vite le français. Comme il sait lire et écrire – chose rare parmi les nouveaux –, il devient naturellement une sorte de porte-parole. Il traduit, explique les bulletins de paie, apaise les tensions, fait le lien entre la direction et les ouvriers.

Un jour, tout le monde se rend compte que le salaire ne suit plus la cadence. Mon père, sous la pression des collègues, monte voir le patron : « Monsieur Étienne, les gars voudraient gagner un peu plus. » Le directeur balaie la demande d'un geste : « Il faut aller doucement, Jelil. Chaque chose en son temps ! » Mon père ne dit rien. Il redescend, regarde ses collègues et lâche simplement : « On va doucement. » Le lendemain, la production tombe, les machines tournent, mais plus personne ne se presse. Au bout de deux jours, M. Étienne explose. Il descend dans l'atelier, cramoisi : « Jelil ! Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Il faut accélérer ! » Mon père le fixe calmement : « Monsieur Étienne, quand on vous a demandé une augmentation, vous nous avez dit d'aller doucement. Alors on va doucement. » Le patron comprend enfin. Le soir même, mon père est convoqué au bureau et les salaires grimpent. Pas de

folie, mais assez pour que les sourires reviennent et que le travail reprenne.

Ma mère

Issue d'une famille de modestes commerçants, elle n'a jamais été scolarisée. Elle n'existe même pas à l'état civil pendant les vingt premières années de sa vie. Quand enfin, dans les années 70, à la suite du regroupement familial, l'administration la reconnaît et lui attribue le 1er juillet comme date de naissance – la même que George Sand. Hasard ? J'aime croire que non. Beaucoup de femmes marocaines de sa génération fêtent leur anniversaire ce jour-là.

Elle quitte Sefrou, ville des cerisiers près de Fès, pour rejoindre son mari en France. Son père lui en a tant parlé : un pays lointain et pourtant si proche. Le Maroc avait été sous protectorat français, et la France avait la réputation d'être un grand pays. Ces deux seules informations suffisent. Le jour où elle atterrit en France, mon père ne peut pas prendre sa journée. Il envoie un ami la chercher à l'aéroport Charles-de-Gaulle. Quelques heures de route plus tard, la voilà dans son nouveau chez-elle. Les premiers mois sont un arrachement : le soleil

manque, la famille manque, les odeurs de la kasbah et du mellah manquent, le vendeur de lait manque, les soirées entre copines sur les marches des habitations manquent, la fontaine, lieu où l'on bavarde entre femmes, manque… Tout manque. Elle pense souvent à rentrer au pays. Mais elle reste. Et elle donne naissance à six enfants, espacés de deux ou trois ans. La tâche est rude. Très rude.

Elle ne vit pas sa vie ; on lui impose une vie. Pourtant, avec le temps, elle aime ce second pays. Elle s'en vante auprès des siens, avec ses mots à elle : « Ici, les droits de l'Homme sont respectés, peu importe qui on est. » Je l'entends encore répéter : « El gouer mzianine » (les Français sont bons). Elle ne sait ni lire ni écrire. À la maison, elle travaille comme mon père à l'usine : même cadence, même fatigue, juste sans fiche de paie ni pause syndicale. À 6 heures, elle est déjà debout, les vêtements sont repassés, les cartables prêts. À 8 heures précises, elle nous dépose à l'école. De 8 h 30 à 9 heures, elle s'offre enfin une pause avec les autres mères du quartier qui partagent le même quotidien. Ensuite, jusqu'à 11 h 30, c'est la vraie chaîne : balai, lessive, vitres, repassage, déjeuner… Et dans tout ce bruit de maison qui tourne, elle fredonne une chanson de Farid El Atrache comme un souvenir. Elle chante pour ne pas oublier qui

elle est. Elle chante pour que le temps passe plus vite. Elle chante parce que personne d'autre ne le fera à sa place.

Avoir des nouvelles de sa famille reste une expédition. Pas de téléphone chez ses parents. Il faut appeler un cousin, organiser l'heure exacte, tenir compte du décalage et des lignes qui coupent. Cinq minutes maximum, chaque minute coûte plus de 12 francs. On n'a pas le droit de pleurer. À chaque question, la même réponse, comme un bouclier : « Hamdoullah, koulchi labas » (grâce à Dieu, tout va bien). Quand elle raccroche, son visage s'illumine. Elle reprend son travail, portée par ces quelques minutes de joie et de bonheur, jusqu'au prochain appel dans trois ou six mois.

Douze mois pour remplir

Nous sommes le 3 juillet 1991, c'est le dernier jour de l'année scolaire. Mon professeur de CM1, M. Guillemin, demande à chaque élève où il part en vacances. Les réponses de mes camarades fusent et je me rends soudain compte que la France est un immense pays. Moi, les seules villes et régions que je connais sont celles de ma route du bled : toute cette diagonale qui va de Lille à Saint-Jean-de-Luz,

en passant par Paris et Bordeaux, à quelques kilomètres de la frontière espagnole. À l'annonce d'une ville, je me repère aussitôt : je revois les 1 000 kilomètres et les plus de 12 heures de route en Peugeot J5 (ou en Bijo, le son P n'existe pas dans la langue arabe). Je connais cette route par cœur ; mon père me demande parfois de lire les panneaux de signalisation. C'est sa manière de me faire participer au voyage. J'ai appris comme ça le code de la route, les calculs de vitesse, les noms des départements et des régions… Mon tour arrive.

« Je vais au Maroc, à Sefrou et Meknès, monsieur.
— Tu peux raconter à tes camarades ce que tu y fais ?
— Je suis marocain, toute ma famille habite là-bas.
— Tu y restes combien de temps ?
— On part ce soir et on revient fin août.
— Par quel moyen ?
— En voiture et en bateau, on met trois jours.
— En bateau aussi ?
— Oui, on traverse le détroit de Gibraltar en deux heures avec El Boughaz.
— El Boughaz ?
— C'est le nom du bateau qui va jusqu'au port de Tanger, au Maroc.
— Merci Fayçal. »

À la suite, M. Guillemin sort une carte du monde, montre le détroit de Gibraltar et donne quelques repères historiques. Pour la première fois, on ne parle plus de mes origines comme d'un folklore ou d'une étiquette identitaire, mais comme d'un vrai pays avec une géographie et une histoire. Un sentiment de fierté m'envahit, et je le vois aussi chez les autres enfants marocains du quartier. Le Maroc devient une curiosité pour le reste de la classe : on parle de la monarchie de Hassan II, de Casablanca, Fès, Agadir, Ifrane et ses stations de ski, du désert du Sahara, des montagnes de l'Atlas… Dorénavant, on regarde ce pays d'un autre œil. Tous les copains veulent venir passer des vacances chez moi, au Maroc.

Un mois et demi plus tard, nous rentrons en France une semaine avant la rentrée. Le jour J, même rituel : « Où avez-vous passé vos vacances ? » Moi, comme d'habitude : « Au Maroc. » Mais cette fois, je ne dis plus juste « au Maroc ». Je parle de la kasbah et du mellah de Sefrou, des plages Tamaris de Casablanca, de la place Jemaa el-Fna de Marrakech, des oranges de Berkane, du souk de la vieille médina de Fès… Je donne des détails précis, comme on me l'a appris en CM1. Et là, mes

camarades connaissent le Maroc autrement que par son nom, sa cuisine et ses migrants.

Tout commence en septembre

À partir de septembre, mes parents pensent déjà aux prochaines vacances au bled. Ce voyage ne s'improvise pas : il demande une année entière de préparation et de sacrifices. Les revenus de la famille sont divisés en trois parts bien distinctes : un tiers pour vivre au quotidien en France ; un tiers envoyé au Maroc pour soutenir la famille restée là-bas ; le dernier tiers mis de côté pour financer le voyage et les cadeaux.

Toute l'année, mes parents traquent les bonnes affaires dans la grande distribution. Le mercredi, quand les prospectus d'Auchan, Carrefour et Cora arrivent dans la boîte aux lettres, c'est l'effervescence : les dépliants sont étalés sur la table du salon, mes parents comparent, analysent, sélectionnent. Ils sont devenus experts en marketing. Les produits stars que tout le monde réclame au Maroc ? Le café « Grand-mère » ou « Carte Noire », le lait en poudre « Nestlé », le thé vert de Chine, les gâteaux et la pâte à tartiner imitation « Nutella ». Chaque semaine, ils achètent

quelques articles qu'ils empilent soigneusement dans le garage et recouvrent d'un grand drap. Interdiction formelle d'y toucher. Le règlement intérieur moral est clair :
Article 1er – « Ne pas toucher sous peine de sanction sévère. »
Article 2 – « Voir article 1er. »

On sait tous pourquoi on fait ça. Au bled, la vie est dure et ces produits « made in France » sont perçus comme du haut de gamme : meilleure qualité, meilleur goût, et surtout signe extérieur de réussite. Une fois par mois, coup de téléphone au Maroc : toute la famille passe sa commande. On ne peut pas refuser. Même si nous vivons modestement ici, nous restons des « riches » là-bas. On est toujours le riche de quelqu'un. En France, nous bénéficions de la Sécurité sociale, des aides au logement, des allocations familiales, de l'école gratuite, des soins médicaux, sans oublier la générosité des Restos du cœur, du Secours populaire et des MJC. Pour mes parents, nous vivons dans un palace : « Hamdoullah França », répètent-ils souvent.

Très jeune, je prends conscience de ma chance. J'aurais pu naître comme mes cousins Adil, Mohamed, Khadija ou Fatem-Zohra, qui, à 14 ans, connaissent déjà le chômage, la faim et les galères

d'adultes. C'est profondément injuste. On ne choisit pas sa famille, elle s'impose à nous. On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a, surtout quand, de l'autre côté de la Méditerranée, le quotidien de beaucoup se résume à presque rien.

À partir d'avril, mes parents se rendent à raison d'une fois par mois jusqu'en juillet chez Tati et Prisunic ; deux enseignes hard discount très populaires dans les années 80 et 90. Afin de préparer les courses, ma mère réalise un inventaire digne d'une cadre cheffe de rayon chez Auchan, puis établit la liste des habits à acheter pour mes six frères et sœurs pour les vacances d'été au Maroc. Les anciens vêtements usés ou trop petits trouvent un autre usage : ils sont offerts aux enfants de la famille du pays. C'est la RSO des Jelil (responsabilité sociétale des organisations) orchestrée par ma chère mère. Rien ne se jette, tout trouve d'autres vies : un tee-shirt tourne au moins cinq fois au sein de ma famille, autant au bled, pour terminer en chiffon.

L'enfer Tati

Nous sommes chez Tati, la caverne d'Ali Baba. On y trouve tout ce dont nous avons besoin et pas cher.

Mes parents s'orientent en priorité vers les affiches jaune fluo indiquant des prix défiant toute concurrence : short, tee-shirt, sandale, pantalon, chemisette… Après qu'ils ont sélectionné une quantité énorme de vêtements, nous voilà à huit dans les cabines d'essayage. L'attente est tellement longue que j'accepte tous les vêtements même ceux que je n'aime pas. Je veux juste sortir de ce lieu bondé de monde, devenu un espace de rencontres où les familles immigrées se retrouvent, dans une chaleur insupportable et un bruit de fond horrible. Après ces essais, un passage est obligatoire pour se procurer les fameux sacs Tati quadrillés. Ces cabas sont d'une efficacité redoutable : pliés, ils tiennent dans une poche, ils sont souples, robustes, imperméables et équipés d'une seule ouverture avec fermeture Éclair. Tous les immigrés d'Afrique du Nord disposent de ces sacs. On les retrouve dans les coffres des voitures, sur les porte-bagages, dans la remorque. Ces sacs nous identifient comme immigrés résidents en France.

Les médicaments de la Sécurité sociale

Tout au long de l'année, mes parents accumulent également des médicaments pour la famille au Maroc. Nous avons la chance de vivre dans un pays

où l'accès à la santé dépasse ses frontières jusqu'aux anciennes colonies et protectorats. Au Maroc, se soigner a un prix. Mes parents font venir régulièrement à la maison le docteur Bouiller. Il est grand, beau et sent l'odeur agréable de l'hôpital. Avant sa venue, la maison est parfaitement rangée, les banquettes sont propres et un parfum de rose ou de jasmin embaume la maison. L'accueil est important pour ma mère. L'hospitalité marocaine.
Au moment où le docteur Bouiller sonne à la porte, ma mère nous demande de nous taire et de faire bonne figure. Très vite, elle pose un café et quelques gâteaux faits maison sur la table. Le docteur mange tous les gâteaux à chaque fois, et ma mère en est ravie ! D'ailleurs, elle continue à remplir l'assiette tant que monsieur Bouiller ne lui demande pas de s'arrêter. En plus, il est médecin. Ce n'est pas n'importe qui un médecin. Il faut faire beaucoup d'études pour devenir médecin. Mes parents ont toujours une admiration pour ces métiers. Après avoir échangé quelques banalités, le docteur entre dans le vif du sujet : « Alors qu'est-ce qu'il se passe madame et monsieur Jelil ? » Il examine l'un d'entre nous malade, puis mes parents lui demandent de leur prescrire des médicaments pour le Maroc : du paracétamol, des sirops contre la toux, des pastilles pour la gorge, des antiseptiques, des traitements contre les

amygdales, des gouttes pour les yeux, de la pénicilline… et surtout des médicaments contre le diabète ; cette satanée maladie qui touche au moins un membre sur deux de ma famille. J'en ai vu mourir. Une fois ces traitements récupérés à la pharmacie, ils sont mis dans un sac Tati, à côté du café, dans le garage et recouverts du drap. Au bled, ils sont distribués à la famille en fonction des pathologies et des demandes.
Mes parents sont des dealers.

Départ imminent

Mes parents sont stressés. Très stressés comme chaque année. Les rôles sont clairement définis dans leur fiche de poste. Mon père s'occupe de la logistique et de l'administration : vérifier l'état mécanique du J5 ; contrôler une dernière fois les passeports ; acheter les billets de bateau ; préparer dans le garage les bagages en fonction de leurs lieux de chargement : porte-bagages, coffre ou remorque ? C'est un vrai travail de logisticien, croyez-moi. Quant à ma mère, sa mission correspond aux affaires internes : faire les valises pour huit personnes ; penser aux menus de la route pour trois jours ; faire le second ménage de printemps car la maison sera inhabitée durant un

mois et demi. En fait, mon père est le ministre de l'extérieur et ma mère de l'intérieur, pour faire simple. Parfois, ils se réunissent en conseil pour échanger sur l'avancement des tâches de chacun. Ils sont interdépendants et chacun sait qu'il a une obligation de résultats et non de moyens. Souvent, ils se disputent pour un rien. Passons, moi, les problèmes d'adultes, je m'en fous un peu.

Je prépare aussi ce voyage de mon côté

Du haut de mes 12 ans, ce qui m'importe est de frimer avec mes jouets, et surtout avec ma Buggy à quatre roues motrices qui m'a coûté une année de travail.

Il y a deux ans, le premier jour de la rentrée scolaire, après l'école, mon père me prend à part et me fait une proposition que je ne peux pas refuser : « Si tu es dans les trois premiers de la classe cette année, tu auras une belle surprise à la fin de l'année. » J'accepte le défi sur-le-champ. Durant un an, je travaille dur : je connais mes leçons par cœur, j'enchaîne les 10/10, je ne bavarde plus en cours, les appréciations sont excellentes. À chaque trimestre, je tiens l'objectif, les yeux rivés sur le cadeau promis. Mais quel cadeau, au juste ? Pour

être sûr de ne pas être déçu, je sensibilise mon père : je rêve d'une voiture radiocommandée, une Buggy à quatre roues motrices. Tous les samedis après-midi, je l'entraîne au rayon jouets et je lui montre la boîte. Lui reste de marbre et lâche son éternel : « C'est bien. Inch'Allah. » (si Dieu le veut). Perturbant ? Carrément et ça ne veut rien dire. Je me dis que c'est sa stratégie : garder le suspense pour mieux surprendre. Juin arrive.
Année réussie, défi relevé. Je lui réclame mon dû.
Savez-vous ce qu'il me propose ? Des gants en cuir pour l'hiver prochain. Des gants. Je mets quelques secondes à réaliser que ce n'est pas une blague. « Des gants ? Hein ? Quoi ? Un an de travail pour des gants ? » Les larmes montent, coulent toutes seules. Je baisse la tête et chuchote que je voulais une Buggy. Mon père me console, sincère et convaincu : « Mais c'est très bien, des gants en cuir pour l'hiver ! » Il est sérieux. Mortellement sérieux. Pour lui c'est utile, pour moi c'est futile. Toute la soirée, je reste effondré. Ma mère remarque ma tristesse, me prend par la main, m'écoute tout lui raconter entre deux sanglots : « Tout ça pour des gants en cuir. » Elle comprend ma peine, ma colère, mon incompréhension. Elle me serre dans ses bras et promet : « Ne t'inquiète pas, tu auras ta Buggy. » Le soir même, je l'entends défendre mon dossier face à mon père telle une avocate commise

d'office. Mes grandes sœurs, témoins de la scène, se joignent à elle. Sous la pression féminine, mon père finit par capituler : « Demain, je lui achète son truc. » Depuis, je ne lui fais plus confiance pour les cadeaux.

J'adore piloter cette Buggy dans mon derb (rue) de ma houma (quartier) Sti Messaouda de Sefrou où le goudron n'existe pas. Un terrain de pierres et de terre idéal pour ce genre de bolide. Quand elle déboule le long du mur des diors (maisons), tous mes amis marocains lui courent derrière. En fait, ma Buggy et moi sommes des stars ! Parfois, je la prends pour me rendre chez ma grand-mère. Elle habite à la Casbah à vingt minutes de marche de chez moi.

La Casbah est un vieux quartier très pauvre et très populaire. Mon grand-père y possède une boutique. Le pauvre, je ne sais pas comment il fait pour gérer son commerce : le diabète le ronge à tel point qu'il est devenu malvoyant. Il me fait mal au cœur. Même s'il est modeste, il nous fait plaisir. Il nous distribue des bonbons. Je vous avoue que je fais semblant de les aimer. Ils n'ont ni goût ni saveur. Pardon mais en France, on mange des « Krema », des « Carambar », des « Arlequin », des « Malabar »… des bonbons que les Marocains ne connaissent pas ou peu. Chaque après-midi, ma mère nous

emmène chez mes grands-parents. Un convoi exceptionnel composé de sept personnes traverse le souk (marché). Nous attirons la curiosité des Marocains avec nos têtes de « Danone », de « Zimgrés » (immigrés) ou « ouled el França » (les enfants de la France) comme ils aiment nous appeler.

Je comprends très tôt qu'être marocain ou français ne se définit pas seulement par un document administratif. Il faut d'autres choses : épouser la culture, maîtriser et écrire la langue et penser comme les gens du pays. Moi, j'écris et je parle français ; à l'école, les professeurs nous enseignent la liberté, l'égalité et la fraternité. Je pense plus comme Maxime et George que Kader et Rachid, mes deux compères de mon derb. Même en dormant, je rêve comme un Français. Je n'ai jamais rêvé marocain. Même quand je me parle à moi-même, je me parle en français. Va-t'en traduire « Le Laboureur et ses enfants » de Jean de La Fontaine ou Buggy à quatre roues motrices en darija (dialecte marocain). Bon courage.

Quand je fais mon sac, je pense toujours à Rachid. Rachid est mon ami du bled. Nous avons le même âge il me semble. Il a perdu sa maman à 6 ans. À la

suite de son décès, son père s'est remarié. Il grandit dans une famille recomposée comme on dit aujourd'hui. Malheureusement, Rachid n'a jamais été accepté par cette femme. Elle le méprise, l'isole et le fait passer toujours après ses propres enfants. Quant à son père, il ne se rend pas compte de la tristesse et de la solitude de son fils. Il est pris par la difficile réalité de la vie : il travaille dur pour nourrir cette famille de douze personnes. J'apporte toujours à Rachid quelques jouets, des tee-shirts et des pastilles à la menthe pour la gorge. Il adore le Lysopaïne ! Comme j'étais très sensible des amygdales, le médecin m'en prescrivait à chaque fois pour atténuer la douleur. Un jour, j'en ai donné à Rachid parce qu'il avait mal à la gorge. Il a adoré ce goût mentholé, bien meilleur que les bonbons et autres friandises du bled. Pendant presque deux mois, je lui en ai fourni régulièrement, tel un dealer – « les chats ne font pas des chiens ». Je sais que c'est dangereux : on ne donne pas des médicaments sans avis médical. Je voulais juste lui faire plaisir, moi.

Le jour du départ

Je rentre de l'école après avoir dit au revoir à mon professeur et à mes camarades de classe. Je traîne

des pieds le long de la grande cour de récréation. Cet espace nous appartient, c'est le royaume des enfants. On y rit, on joue à la marelle ou à l'élastique, au chat perché, on chante, on fait des bêtises, on se prend pour Bioman, les Chevaliers du Zodiaque ou Candy… tout ça sous l'œil des maîtres et des maîtresses. Quand quelqu'un fait une grosse bêtise, il est puni au mur, privé de récréation. Une honte terrible devant une centaine d'enfants. Et souvent, les moqueries pleuvent. Les enfants peuvent être très méchants. Mais en réalité, ce sont presque toujours les adultes qui leur ont appris à l'être.

Pourtant, dans cette cour, tout le monde est pareil. Fayçal, Nicolas, Lucie, Daniel ou Naïma : on est tous copains. Français, Portugais, Polonais, Algériens, Marocains… on s'en fiche complètement d'où l'on vient. Parfois, pour rigoler, on compare nos pays et on s'apprend des insultes dans nos langues. C'est idiot et c'est hilarant. L'école française, elle, ne fait aucune différence. Pendant toute ma scolarité en primaire, tous les enfants, sans exception, reçoivent des cadeaux à Noël. Nous sommes vraiment tous égaux. Les professeurs nous distribuent brioches, bonbons et petits jouets, puis on chante tous ensemble « Petit Papa Noël ». Un vrai moment de

bonheur, d'amour et de fraternité. L'école française aime ses élèves. Cette attention est immense : elle remet tout le monde sur le même pied d'égalité. Et l'égalité, c'est l'une des grandes valeurs de la France. Chez moi, mes parents n'ont pas les moyens d'offrir des cadeaux à leurs six enfants. Depuis que papa a perdu son travail, plus rien. Avant, c'était monsieur Étienne, le patron de l'usine, qui offrait des jouets aux enfants de tous les ouvriers. Je revois encore la tête de mon père la première fois qu'il est rentré avec ces paquets : il a dû se dire, comme il nous le répétait sans arrêt, « Hamdoullah França ! ». Heureusement que l'école rattrape le coup. Merci l'école. Merci la France.

Je suis content de partir dans ma « seconde résidence secondaire », dans mon autre pays. Mais est-ce vraiment mon pays ? Je ne sais pas. C'est celui de mes parents. Moi, qu'est-ce que je connais du Maroc ? Pas grand-chose. Je ne sais même pas chanter l'hymne national marocain, alors que La Marseillaise, je la connais par cœur.

On grandit avec ce petit trouble, cette schizophrénie que les adultes nous transmettent sans s'en rendre compte. Ce sont eux qui nous séparent en premier. Nous, les enfants, on s'en

moque royalement. Combien de fois on m'a demandé « mais d'où tu viens vraiment ? », en insistant, en détaillant mon teint méditerranéen, mes cheveux frisés, mes doigts parfois jaunis par le safran. Pourtant je suis né en France. Je ne suis marocain que par mon prénom et par l'histoire de mes parents. À force de nous poser toujours les mêmes questions, on finit par donner les mêmes réponses toutes faites. Et petit à petit, on se met à croire qu'on est différents. On nous cultive cette différence sans le vouloir. Heureusement, l'école, elle, nous le rappelle tous les jours : on est ses enfants, un point c'est tout. Peu importe le visage, le prénom à consonance maghrébine ou l'argent que les parents n'ont pas.

Égalité, fraternité et liberté

La liberté, à 12 ans, je ne sais pas trop la définir. Par contre, la liberté d'expression, oui : dire ce qu'on veut, quand on veut, à qui on veut, tant que c'est drôle. Au Maroc, paraît-il, on n'a pas le droit de se moquer du roi ni du régime. Même mon copain Rachid y insiste. Moi je ne comprends pas, parce qu'en France, Patrick Sébastien, Stéphane Collaro et son Bébête Show passent leur vie à charrier les hommes politiques, et surtout le président ! Voir François Mitterrand transformé en

grenouille, ça me fait hurler de rire. Il ressemble vraiment à une grenouille, d'ailleurs. Au Maroc, une émission pareille est impensable. Du coup, je comprends mieux nos valeurs françaises.

Je passe mon temps à comparer ces deux pays : si proches par l'histoire (le Maroc a été protectorat français), et en même temps si loin sur tout le reste. Là-bas, la devise c'est « Allah, al Watan, al Malik » (Dieu, la Patrie, le Roi), un peu comme les trois ordres d'autrefois en France : le clergé, tiers-état et la noblesse. Ne seraient-ils pas un peu en en retard au Maroc. Je ne sais pas.

La logistique

Je rentre à la maison et je découvre un entrepôt logistique. Ma mère, ministre de l'Intérieur le reste de l'année, devient directrice de quai. Les valises sont réparties, triées, empilées selon l'ordre de chargement dans le J5. Dans tout ce bazar et cette tension, elle trouve quand même le temps de me préparer mon goûter : un bol de chocolat chaud et deux biscuits à la vanille. Comme d'habitude, je m'installe devant la télé. Aujourd'hui, je regarde mes dessins animés avec une attention particulière. Goldorak, Ulysse 31, Les Maîtres de l'Univers,

Olive et Tom… rien de tout ça ne passe au Maroc. Je leur fais mes adieux. Salut les copains, à la fin août. Une fois fini, je monte dans ma chambre préparer mon cartable.

Mes parents tiennent absolument à ce qu'on emporte des livres et des devoirs de vacances. Je glisse donc mes cahiers de leçons, quelques BD offertes par l'école ou empruntées à la bibliothèque. Pour eux, l'école est importante. Tellement important que mon père gère le stock du matériel scolaire comme il gère celui pour le bled.

Dès qu'il nous manque un stylo ou une gomme, on se sert sans abuser dans les sacs Tati. Se rendre en classe sans affaires scolaires est inimaginable. Lors d'une réunion de classe entre les parents et les professeurs en septembre dernier, mon professeur sensibilise les parents à l'importance du matériel en géométrie. En balayant la salle du regard, il rappelle aussi aux familles que si certaines d'entre elles rencontrent des difficultés financières pour équiper leurs enfants, l'école peut fournir le nécessaire gratuitement. Mon père, se sentant visé, prend la parole et explique à ses pairs son système de gestion du matériel scolaire qu'il a mis en place, et ce fameux sac Tati qui sert de stock. La salle rit, certains parents félicitent cette initiative, mais le

Graal vient surtout du professeur : sa phrase qui touche mon père, « C'est bien, monsieur Jelil. » Dans la foulée, mon papa me pince la cuisse pour me dire : « Tu as vu ça ? ».

Mon sac est prêt, il rejoint la montagne de bagages dans l'entrée. Le départ approche. Après mon goûter, je descends mes deux gros bagages. Papa a fait venir quelques copains pour l'aider à charger le fameux Peugeot J5. Il l'avait acheté brut, presque une carcasse : pas de sièges, pas de vitres latérales, juste un utilitaire de livraison nu. Il était parti au Maroc avant les vacances pour le faire entièrement aménager à prix cassé. À son retour, c'était une autre bête : galerie sur le toit, vitres teintées, et surtout une immense banquette en L recouverte de velours, avec des coussins moelleux, des matelas confortables et du bois sculpté ; le tout à la marocaine. Un vrai petit salon oriental roulant ! On peut s'allonger à six là-dedans sans problème. La sécurité ? On n'en parle même pas. Pourtant, à chaque contrôle de la gendarmerie sur les nationales et aux péages, ils nous laissent passer sans jamais nous verbaliser, malgré le surpoids évident et les conditions plus que limites. À l'époque, on ne « casse pas les pieds » aux familles qui partent en vacances. Papa joue toujours la carte de la courtoisie : il leur raconte toute cette route du

bled pendant dix minutes, avec le sourire. Moi, derrière, je bous quand il fait 40 °C qui plus est sans climatisation, mais je crois qu'il noie le poisson exprès. Quand il remonte enfin, il me lance un petit clin d'œil dans le rétro, genre : « Tu vois fiston ? Politesse et courtoisie, ça passe partout. » Message reçu, papa.

Les bagages, eux, sont partout : devant la maison, dans le couloir, dans le garage. Un vrai centre logistique « Sernam » ! Comment tout va rentrer là-dedans ? Coffre, galerie, remorque… Ne riez pas : ce n'est pas juste une histoire de « remplir les trous ». Il y a un ordre précis, une logique que seul mon père maîtrise. Il n'est pas seulement débrouillard ; il a un vrai talent d'organisation, de gestion de stock, de planification, de management. Cet ouvrier pourrait être chef de quai les doigts dans le nez. Mais quel patron français embaucherait un chômeur aux mains abîmées, au dos voûté, dont le seul CV en logistique, c'est vingt ans de route du bled ? Aucun. C'est comme ça.

Le jour du départ

Au bout de quelques heures, tout est enfin chargé. Je m'assois sur la marche devant la porte d'entrée

et je regarde papa. Il est épuisé : la fatigue se lit sur son visage, sa démarche est lourde. Il me rappelle l'époque où il rentrait de l'usine, les mains noires, le dos cassé, la figure barbouillée de graisse. Pour un gamin, c'est dur de voir son père comme ça.

Maman n'est pas en reste : elle termine la cuisine pour ce soir et surtout pour la route. Des menus pour huit personnes pendant trois jours, en tenant compte des goûts et des manies de chacun. Chez nous, on mange beaucoup, vraiment beaucoup ; la satiété, c'est sacré. Mes parents nous ressortent souvent leurs proverbes : « Quand le ventre est plein, il demande à la tête : chante-moi une chanson » ou « la nourriture fait naître l'amour entre les gens. »

Dernières vérifications mécaniques sur le J5, papa rentre enfin. Maman sert le dîner comme tous les soirs. Autour de la table, ils font le point : qui fait quoi, qui surveille qui, les horaires, les missions de chacun. Autres contrôles importants : les papiers. Passeports, billets de bateau… tout est en ordre. Papa va enfin se coucher. Maman termine le grand ménage, éteint les lumières. Il est minuit. Dans deux heures, on lève le camp pour le bled. Les vacances commencent déjà dans mon lit. Je n'arrive pas à dormir. Je revois toute la route dans

ma tête : Paris – Bordeaux – Burgos – Madrid – Algeciras, le bateau El Boughaz, et enfin le Maroc. J'imagine les souks, les étals d'épices qui piquent le nez, les vendeurs de sachets et de mouchoirs qui te courent après. J'ai trop hâte de retrouver mes cousins, mes tantes, mes oncles, mes grands-parents. J'espère que rien n'a changé : ma rue, notre maison, les voisins, le hanout de Hafid et ses sandwichs thon-piment-œuf dur et Vache qui rit, sans oublier Karim le loueur de cassettes qui m'apprend une prise de karaté à chaque film de Bruce Lee rendu (« technique de fidélisation », qu'il dit en rigolant).

Je rêve aussi de revoir tous mes copains de l'été, ceux qui vivent en Belgique, aux Pays-Bas, en Allemagne ou en Angleterre. L'été, le quartier se remplit d'immigrés qui reviennent comme nous. On est immigrés là-bas et immigrés ici. On passe nos journées à parler de nos vies : l'école, la bouffe, la télé, les règles… et ça m'ouvre l'esprit. Je comprends mieux pourquoi nos parents ont tout quitté : tous, sans exception, pour travailler et s'offrir une vie meilleure.

Je pense surtout à mon Rachid. J'espère qu'il pense à moi aussi. J'ai conservé toute l'année les Lysopaïne, les petits cadeaux, les surprises.

Rachid, c'est le champion des histoires de jnouns (fantômes) qu'il me raconte dans le jnane (jardin) à la nuit tombée. Frissons garantis. Et quand il chante Michael Jackson en écoutant sa radio FM branchée sur les stations espagnoles… personne ne fait mieux – l'espagnol, par contre, bof. Mes yeux se ferment tout seuls. Je m'endors profondément, le sourire aux lèvres, le visage détendu. Je suis déjà de l'autre côté de la Méditerranée.

2. LA ROUTE QUI FORGE

Départ imminent

Comme toujours, maman me réveille en chuchotant à mon oreille : « Noud, ouldi… » (lève-toi, mon fils). Je comprends tout de suite que c'est l'heure. Elle pose un baiser léger sur mon front, de ces baisers doux et tièdes que seule une maman sait donner, et que seul un enfant sait vraiment recevoir. Je pense encore à mon copain Rachid qui n'a plus sa maman. On ne mesure la valeur d'une mère que lorsque l'on est triste ou quand elle n'est plus là. Une maman, elle tuerait pour protéger son petit, elle se dénoncerait pour le pire des crimes, elle mourrait pour lui. Et même quand on a soixante ans, on reste son bébé. Quand je vois ma grand-mère cajoler ma mère comme une petite fille, je me dis que maman, c'est à vie. Ce n'est pas un rôle, pas un devoir : c'est autre chose, plus grand. On n'est jamais à la hauteur de leurs sacrifices, jamais.

La République aussi, c'est une maman. Daumier l'a peinte en train de nourrir et d'instruire ses enfants. On a tous deux mamans, en vrai : celle qui nous a mis au monde et nous suit toute sa vie à elle, et celle qui nous protège dehors, nous envoie à l'école, nous traite à égalité peu importe le prénom

ou la tête qu'on a. Et parfois, on peut être les deux à la fois : maman et républicaine. Ma mère l'est. Elle a toujours mis avant les valeurs de la France et respecté ses principes. Elle va jusqu'à louer cette République démocratique, individuelle, laïque et sociale chère à notre Constitution. Dans son intimité, elle loue « Allah » (Dieu) en disant « Hamdoullah » (Louanges à Dieu). Dehors, avec ses amis, ses voisines ou sa famille au bled, elle loue la République avec ses mots « Hamdoullah França » (Louanges à la France). Allah à la maison et la République dehors. Je grandis entre les deux, bien au chaud.

Je sors de mes rêves en sursaut.
L'excitation me fait bondir. En trente secondes je suis prêt : habillé, visage passé à l'eau, banane autour de la taille avec mes francs, mes pesetas et les quelques dirhams de l'an dernier. Je descends. Papa et maman boivent leur café noir dans la cuisine. Ils ont l'air épuisés, les yeux cernés, la voix rauque. Et puis soudain papa tape dans ses mains : « Yallah ! » L'adrénaline explose. Plus personne n'est fatigué. Les cernes s'effacent, les sourires éclatent. Dernier tour de clé dans la serrure : c'est le vrai départ, comme le coup de pistolet du starter. Tout le monde monte dans le J5. Je colle mon nez à la vitre.

C’est parti

Ma maison disparaît au virage, en même temps que les derniers lampadaires de la rue. Même en plein été, à 2 h 30 du matin, il fait froid. Mes frères et sœurs sont vautrés ou allongés sur les banquettes marocaines du J5, emmitouflés dans les couvertures. On crie, on se chambre, on rigole cinq minutes… puis le sommeil et la fraîcheur de la nuit nous rattrapent. Un à un, ils s’écroulent. Moi je reste éveillé. Comme à la maison, je rabats le petit rideau, je remonte la couverture sur mon petit frère de quatre ans et je dépose un bisou sur ses joues rouges toutes rondes et froides. Avec ses bouclettes, il est à croquer. Quand je le regarde dormir, j’ai toujours cette pointe de culpabilité pour toutes les fois où je n’ai pas voulu jouer avec lui. La nuit possède ce pouvoir magique : elle te balance en pleine figure tout ce que tu regrettes. Je n’aime pas dormir en route.

La camionnette glisse dans la ville presque sans s’arrêter. Sur la grande avenue qui mène à l’autoroute, tous les feux clignotent orange. De temps en temps, une sirène hurle au loin : police, pompiers, ambulance… je ne sais jamais faire la différence. Leurs gyrophares bleus et leurs cris

stridents font flipper, on se croirait dans un film américain. À chaque fois, j'entends l'un de mes parents murmurer « Allah yster » (que Dieu nous protège) et l'autre répondre « amine » (ainsi soit-il). C'est automatique, presque une chanson. Et ça me rassure.

En tant que « demi-aîné », rester réveillé me donne l'impression d'être utile. Dans ma tête, je suis le gardien de la tribu. Maman, en copilote et veilleuse officielle, passe régulièrement la tête entre les sièges pour vérifier qu'on est bien couverts. Elle me chuchote de dormir. Je lui chuchote que je n'ai pas sommeil. On est quittes. Elle veille, je veille. Chacun son poste. J'adore me faufiler entre les bras, les jambes, les pieds qui dépassent partout et je finis par me planter debout derrière les sièges avant, face au pare-brise.

Péage dans 2000 mètres. Papa ralentit, prend le couloir des poids lourds, récupère le ticket. Maman le range religieusement dans la première poche de sa sacoche en simili cuir noir : la poche « papiers de route ». Direction Paris sur le grand panneau bleu. Le J5 est tellement chargé – galerie, remorque, caisse qui frôle le bitume – que papa conduit tendu comme un arc. Huit mètres de convoi

exceptionnel, presque cinq tonnes : mon père est un vrai pilote de rallye.

Debout comme un petit capitaine derrière lui, je fixe les panneaux éclairés par les phares jaunes et j'essaie de deviner ce qu'ils veulent dire avant de poser la question. Quand je bloque, je demande doucement à mon papa. S'il ne répond pas tout de suite, c'est qu'il est concentré ou perdu dans ses pensées. Je ne lui en veux pas. Les mêmes panneaux reviendront des centaines de fois. On a trois jours devant nous. On a le temps. Patience.

Je suis fasciné par ces petites lumières incrustées dans le goudron qui signalent les virages ou les bifurcations. Il faut absolument que j'en ramène quelques-unes au Maroc pour les coller le long de notre derb. Comme ça, avec Rachid, on pourra jouer au foot jusqu'à pas d'heure ! Là-bas, l'été, le soleil se couche vers 19 heures, alors qu'en France à cette heure-là il fait encore jour comme en plein après-midi. Tout excité, je balance mon plan à mon père. Il éclate de rire, si fort qu'il réveille maman qui somnolait à côté. Il lui répète l'histoire, et elle aussi se met à rire aux larmes. Les deux qui se marrent de moi, là, à 3 heures du matin sur l'autoroute. Je ne comprends pas ce qu'il y a de

drôle. C'était sérieux, pourtant ! Le fou rire finit par retomber. Papa essuie ses yeux et m'explique, tout doux : « Ce ne sont pas des lampes, c'est juste du plastique qui réfléchit les phares. » Bam. Un mythe s'écroule. Heureusement que je n'avais encore rien promis à Rachid.

Paris et son périphérique

Après plus de deux heures de route, on arrive au premier vrai péage. Dans le rétroviseur, éclairé par les phares des autres voitures, je vois papa fatigué comme jamais : cernes noirs, joues qui tombent, lèvre pendante, lunettes qui glissent sur le bout du nez. Quand il est crevé, il a son rituel : il enlève son béret, se frotte la tête chauve à deux mains en poussant des grognements bizarres, pire que Denver le dernier dinosaure. Il essaie de réveiller ses neurones, comme monsieur Guillemin le faisait avec ses « problèmes » tous les matins à l'école. Maman dit toujours : « Petit, petits problèmes ; grand, grands problèmes. » On passe sa vie à résoudre des problèmes. À l'école, quand on bloque, le maître donne la solution. Mais après, dans la vie ? Personne.

L'école, c'est pour nous apprendre à réfléchir tout seul. Papa n'est pas allé longtemps à l'école. Il a arrêté à mon âge, en « chaâda », l'équivalent du CM2. Pourtant il parle, lit et écrit le français. Il est né à Meknès sous le protectorat ; là-bas, dans les villes impériales, les profs français apprenaient la langue de Molière. Quand il est arrivé en France dans les années 70, il savait déjà causer. Pas comme certains parents de copains qui ne savaient ni lire ni écrire. Moi j'avais cette chance : un père lettré mais sévère sur les devoirs : les dimanches à apprendre les tables de multiplication… À la moindre hésitation sur 7×8 ou 9×6, il fermait le cahier : « Tu ne les connais pas. Recommence. » Pareil pour les poésies. Grâce à lui, aujourd'hui les tables, c'est du gâteau.

Au péage, le J5 ralentit. Papa tapote la jambe de maman pour qu'elle lui remette le ticket. Il baisse la vitre et lance, tout guilleret malgré la fatigue :
« Bonjour madame ! Tenez.
— Bonjour monsieur. Ça fera 30 francs.
— Voilà. Y a du monde sur la route ? — Non, c'est très calme. Vous allez passer l'Île-de-France tranquille. Tenez, 20 francs de monnaie sur 50.
— Merci madame, bonne journée !
— Bonne route à vous ! »

Quelques kilomètres plus loin, les panneaux défilent à toute vitesse : Reims, Metz, Nancy, Rouen, Nantes, Le Mans, Orly, Bobigny, Saint-Denis… Jamais vu autant de noms de ma vie.
Comment mon père fait-il pour ne pas se tromper ? Un petit coup de volant à droite et hop, direction Bordeaux. Bordeaux, je ne connais que son pont toujours blindé l'été de 505 break, Renault Trafic, R21 Nevada et J5 comme le nôtre. À chaque fois qu'on passe dessus, j'ai peur qu'il s'écroule et qu'on finisse tous dans la Garonne. Je connais bien ce fleuve : on l'a appris en géographie. Plus de 500 km, il naît dans les Pyrénées espagnoles et se jette dans l'Atlantique. L'Atlantique, on l'a aussi au Maroc, à Casablanca, plage Tamaris… Ah,
Tamaris, il faut que je vous raconte ça.

Tamaris, la plage des trois mondes

Tamaris, c'est une station balnéaire près de Casablanca, mais en vrai il y en a trois : Tamaris 1 pour les familles comme la nôtre, Tamaris 2 pour ceux qui possèdent un peu plus les moyens et Tamaris 3 pour les « bourges ». On ne se mélange pas. Chaque été, mon père loue deux petits cabanons de pêcheurs au Tamaris 1 durant une

dizaine de jours. Ils sont tout simples, peints en blanc et bleu délavé, posés directement sur une dalle de béton sur la plage sable 200 mètres de l'eau quand la mer est basse, et à peine à 30 mètres quand elle monte. L'avantage, c'est qu'on a la plage pour nous seuls le matin. L'inconvénient, c'est que quand la marée descend, la mer se retire loin, très loin, et laisse apparaître un champ de rochers noirs, glissants, tranchants. Plonger ? Impossible. Nager ? Attention. Et puis un jour, j'ai vu un truc qui m'a marqué à vie. Un plongeur. Allongé sur le sable, face contre terre. Le crâne ouvert, du sang partout dans le sable. Il avait été emporté par un courant violent en marée haute, les vagues l'avaient projeté sur les rochers. Les gens disaient qu'il était mort sur le coup. Depuis ce jour-là, dès que la mer monte et que les rochers disparaissent sous l'eau, je reste sur le bord. Je regarde les vagues, je m'imprègne de cette odeur iodée de cette étendue bleue, j'entends les cris des autres gosses qui sautent sans peur… mais moi, je ne rentre plus. Je reste là, assis sur le muret du cabanon ou sur le sable, et j'attends que la mer redescende à son rythme. Même si ça veut dire marcher longtemps pour aller tremper juste les chevilles.

L'A10 m'appartient

On quitte le périphérique parisien et on s'engage sur l'A10, direction le sud. Fini les lumières criardes de l'A86, les enseignes géantes sur les toits d'immeubles et les lampadaires orange qui n'en finissent pas. Désormais, seule la lueur des phares des voitures et des poids lourds découpe la nuit sur l'asphalte. Soudain, le son du clignotant. Mon père ralentit, se range sur une petite aire de repos déserte. Il sort, claque la portière, fait quelques pas, lève les bras au ciel comme un coureur après l'échauffement, puis accoudé sur le lavabo extérieur, il se passe de l'eau fraîche sur le visage. Ma mère, les yeux déjà mi-clos, me fait signe : « Viens devant, Fayçal. Je vais m'allonger un peu à l'arrière. » Je ne me fais pas prier. En deux secondes, je saute du milieu de la banquette pour atterrir sur le siège passager avant. Le Graal. Copilote officiel. Je bombe le torse, j'attache ma ceinture de sécurité comme un grand, je pose mes pieds tant bien que mal sur le tapis en caoutchouc où sont posés le thermos et les sacs de gâteaux. À moi l'A10. À moi la carte Michelin rouge ouverte sur mes genoux. À moi les panneaux Bordeaux, Poitiers, Tours…

Je suis en forme. Je suis le roi du monde. À travers les rétroviseurs, je vois mon père réaliser quelques contrôles visuels sur le J5 et la remorque. Tout a l'air en ordre. Ma mère, de son côté, réorganise les cinq corps endormis comme si elle jouait à « Tetris », sans le son, afin de se faire une place à l'instar de la longue brique horizontale du jeu. J'ai en face de moi un bloc humain parfaitement coordonné.

Sur le parking mal éclairé, nous ne sommes pas seuls. Malgré la condensation sur les vitres, je distingue des poids lourds, longs de plusieurs mètres, venant de pays étrangers. Je les reconnais facilement car leurs plaques d'immatriculation sont différentes des nôtres : celles des Belges sont de petite taille de couleur rouge et celles des Hollandais sont jaunes. Quand nous les doublons sur la route, mon frère et moi avons un jeu : nous parions sur le nombre de pneus. Facile, pensez-vous ? Pas si facile que ça, croyez-moi. Tout dépend d'un ensemble de paramètres : marque du camion, nombre de remorques, nombre d'essieux, type de camion… Certains possèdent jusqu'à seize roues. Notre convoi rivalise : quatre roues sur le camion, quatre sur la remorque à double essieu et sans oublier les indispensables quatre roues de secours. Pourquoi quatre ? Comme dit mon père « on ne sait jamais. » Quand je lui rétorque « on ne

sait jamais quoi ? », il me répète « on ne sait jamais. » Je n'insiste pas dans ces moments.

Le poste radio et l'actualité

Nous reprenons la route tranquillement et, cette fois, je suis officiellement copilote. Je suis à la disposition du chauffeur.
Il a soif ? Je lui sers de l'eau du vieux thermos à fleurs.
Il a faim ? Je lui tends un gâteau.
Il veut que je lui lise un panneau ? Je le lui lis à voix haute.

J'adore ce rôle car je ne suis plus un petit : je suis un grand. Et ça me rassure. Ma place de troisième dans une fratrie de six enfants est inconfortable : je ne suis pas assez grand pour décider, pas assez petit pour qu'on me cajole automatiquement, et les plus jeunes ne me respectent jamais. Je passe mon temps à négocier avec tout ce monde. Cette place de copilote remet les pendules à l'heure. Pendant ces trois longs jours, j'aurai un vrai statut.

Mon père me demande d'allumer le poste de radio et de rechercher la station des informations. Mais laquelle ? Je crois que c'est celle qui est affichée

sur les panneaux le long de l'autoroute et des péages. Le poste ne dispose pas de l'option de la recherche automatique. Je tourne alors le bouton lentement pour tenter de la trouver vers le canal 100 quelque chose. À un moment, à la diffusion d'un son et des paroles d'une chanson « Non, rien de rien. Non je ne regrette rien », mon père m'interpelle « stop, ça. ». Je ne comprends rien des mots à cause des crépitements des vieux hautparleurs. Tout ce que je remarque est l'expression joyeuse du visage du chauffeur faisant mine de connaître la chanson par cœur avec ses « Mumm » et sa connaissance quasiment imparfaite du seul refrain. Je découvre qu'il chante en français aussi. Les seules fois où je suis témoin du même exercice, c'est lorsque je l'entends fredonner les chansons de la célèbre Oum Kalthoum quand il bricole dans le garage comme ma mère quand elle réalise le ménage. Une collection de cassettes audio de cette chanteuse est rangée soigneusement dans le vide-poche de son côté par ailleurs. « Tu connais papa ? C'est qui ?

— Oui, ouldi. C'est madame Édith Piaf.

— Qui ?

— Une grande chanteuse française. »

Si mon père le dit alors c'est une grande chanteuse. Elle doit être vieille ou morte. La seule Édith que

je connaisse est la grand-mère de mon ami Nicolas. Piaf ? Ce nom me rappelle l'interjection « paf » que je lis dans les bandes dessinées de Picsou magazine. La chanson s'achève.

Je reprends ma mission : à la recherche de la station des informations. J'arrive vers la fin des 100 et je dois donc me concentrer pour capter la station. Le terrible « chhhhchhh » omniprésent associé au bruit de la route et aux ronflements des autres rend la tâche difficile. Soudain, j'entends une voix « il est 6 h, voici les nouvelles et l'état du trafic. » Ça y est, nous y sommes. Mon père tend sa main pour augmenter le volume. Il aime savoir ce qu'il se passe dans le pays. À la maison, malheur à celui qui parle pendant le journal de 20 h sur Antenne 2. Il est capable de nous virer manu militari du salon pour écouter tranquillement cet homme qui chaque jour a rendez-vous avec lui. Commande à la main, il monte le son de la télé au gré des reportages. Dès qu'un homme politique parle, il pousse le volume à fond. Malgré les protestations répétées de ma mère, il ne cède jamais : il est têtu, agaçant, intraitable. Il m'a fait aimer l'actualité malgré moi. À force d'écouter, j'ai fini par aimer savoir ce qui se passe autour de moi.

Au café comme un grand

À l'horizon, le soleil se lève timidement. Ses rayons commencent à réchauffer l'habitacle. Enfin un peu de chaleur dans cette caisse. Mon père refuse d'allumer le chauffage en roulant : selon lui, ça endort. Le froid, paraît-il, ça tient éveillé. À la prochaine station-service, il décide de s'arrêter pour prendre un café. Passage obligatoire aux toilettes pour se rafraîchir, puis nous voilà tous les deux installés au bar. Je suis fasciné par le serveur : il enchaîne les dizaines de cafés différents — noisette, expresso, noir rallongé, café au lait, double crème… — avec une vitesse et une dextérité incroyables. Il retient toutes les commandes, les prend parfois dos tourné. On dirait qu'il connaît tous ces vacanciers aux têtes fatiguées. Toujours ce sourire de dauphin, cette courtoisie, cette gentillesse, cette bonne humeur inépuisable. Comment fait-il ? Je n'ai qu'une explication : il aime vraiment ce qu'il fait comme monsieur Guillemin et moi avec le basket. Tout en débarrassant les tasses et en essuyant son comptoir, il s'adresse à mon père :

« Bonjour monsieur. Ça va, la route ?

— Oui, on vient du Nord.

— Ah ! Des Ch'tis ! Vous êtes sympas là-haut. Et vous allez où comme ça ?
— On va au Maroc.
— Y a pas mal de Marocains qui passent ici… Qu'est-ce que je vous sers ?
— Un café long, deux sucres, pour moi. —
Et pour le petit ?
— Un chocolat. »

Le petit ? Je suis debout depuis 2 h du matin, copilote depuis le départ, j'ai à peine dormi en vingt-quatre heures, et on m'appelle encore « le petit ». Et pourquoi je n'ai pas le droit de goûter à cette boisson qui sent si bon ? Du « Schovit » de chez Lidl imitation « Benco », j'en bois toute l'année. Merci pour le copilote. Le serveur pose le café long pour mon père et glisse devant moi une grande tasse de chocolat couronnée d'une montagne de chantilly qui déborde comme un nuage trop chargé. L'odeur du cacao me saute au visage presque écœurante. Je ne dis rien. Je fixe la chantilly qui fond sur les bords et je me sens exactement comme elle : quelque chose qu'on a posé là pour faire joli, pas pour durer. Je suis à ma place, en fait : juste un gamin qui se prend pour un grand. Mimant les chauffeurs autour de moi, je

sirote ce faux « Schovit » à peine buvable. Où est passé le lait ?

Je tente d'engager la conversation avec un autre gamin, mais je comprends vite qu'il est hollandais. Je reconnais l'accent et les sons de sa langue. Il parle exactement comme Bader, mon copain d'Enschede que je retrouve chaque été dans mon quartier de Sidi Messaouda à Sefrou. Mon père finit son café d'un trait, repose la tasse avec un clac énergique et lance son éternel :
« Yallah. On y va. »
J'essaie de l'imiter, je veux faire le grand, je bois cul sec… et je renverse la moitié de mon chocolat sur le comptoir. Honte totale. Le serveur me regarde, me fait un clin d'œil complice et essuie sans rien dire. Merci, monsieur.

Les confidences

Dans la camionnette, toute la smala dort encore. Mon père fait son tour habituel du véhicule, vérifie les pneus, les clignotants, le niveau d'huile. Tout est OK. On repart. Malgré le sommeil qui me colle les paupières, je tiens bon ma mission de copilote. Je me sers un verre d'eau du thermos, j'allume la radio et je recherche la station « 100 et quelque

chose » pour les infos. En trois minutes, on sait tout ce qui se passe dans le monde. Je ne comprends pas toujours tout, mais peu importe : l'essentiel, c'est d'être là avec lui. Ces moments seuls avec mon père sont précieux. On se découvre autrement.

Il me raconte des bouts de sa vie, par exemple le jour où il a rencontré ma mère. C'est tout simple. Un jour, dans le souk de Meknès, il croise un vieux copain qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Cet ami lui annonce qu'il s'est marié et qu'il reste une femme à marier dans sa belle-famille. Quelques jours plus tard, mon père y va avec ses parents et demande la main. Voilà. Pas de conte de fées, pas de coup de foudre à la Disney. En gros, il a dragué mes grands-parents. C'est bizarre quand on y pense. D'ailleurs, eux deux sont tellement différents physiquement que je me suis toujours demandé comment c'était arrivé. Maintenant je sais : ils ne sont pas tombés amoureux au premier regard. L'amour est peut-être venu après.

Ce soir, dans la camionnette, pendant qu'il conduit en silence, j'ai envie de lui parler de Rachida, d'Émilie… et aussi de tout ce qui m'énerve chez lui.

Émilie, blonde, petites lunettes rondes, toujours souriante, gentille, belle comme un cœur, est ma camarade d'école. Elle est assise devant moi en classe. À chaque fois que je lui demande un stylo ou une gomme, elle se retourne, ses cheveux lisses coupés au carré effleurent sa joue, quelques mèches collent au coin de ses lèvres roses et elle chuchote : « Tiens, Fayçal. » Je fonds. À la récréation, on joue ensemble ; dans les couloirs, elle marche avec moi ; à 16 h 30, je la raccompagne jusqu'à la voiture de sa mère comme un vrai prince charmant. Est-ce qu'elle est amoureuse ? J'espère. Je le crois, en tout cas.

Mon premier vrai bisou sur la bouche, c'était avec Rachida. Elle habite en Corse et passe aussi ses vacances au bled. L'été dernier à Sefrou, on jouait avec les copains : on se courait après et, quand on attrapait quelqu'un d'entre nous, il devait choisir entre bisou ou un coup de pied. À chaque fois que Rachida et moi on se faisait attraper ensemble, on choisissait le bisou. On avait notre plan parfait, comme dans « L'Agence tous risques » : on filait dans un coin où personne ne pouvait nous voir et on s'embrassait vite fait, mais vite fait « j'adore quand un plan se déroule sans accroc ».

Il y a aussi cette affaire de la télécommande qui s'invite au moins deux fois par semaine. Le week-end dernier, mon père, vautré dans le salon, hurle mon prénom : « Fayçaaaaal ! ». Paniqué, je dévale les escaliers comme Stallone dans Rocky, je sprinte dans le couloir à la Nawel El Moutawakil, je traverse la cuisine en renversant au passage quelques ustensiles mal posés sur le bord de la table, et j'arrive enfin, essoufflé, le cœur cognant comme un marteau-piqueur. Là, que vois-je ? Mon père tel un pacha, allongé royalement sur la banquette marocaine, en train de se goinfrer de cacahuètes et de pistaches accompagné d'un verre de thé à la menthe.

« Oui papa ?! Qu'est-ce qui se passe ?!
— Passe-moi la télécommande. »

Tout ça pour ça.

Pas un merci.

Pas un regard reconnaissant.

Et le pire : cette maudite télécommande trône à moins de cinquante centimètres de lui. Il se paye clairement ma tête.

Un jour, je lui parlerai de tout. Pour le moment, ce n'est pas le moment.

Pause en famille

J'entends du bruit à l'arrière. Les réveils commencent. L'équipe émerge. On entend les voix qui montent de l'arrière : « J'ai faim », « Je veux faire pipi », « On arrive quand ? ». Ma mère, calme, répond à chacun, une caresse sur la joue, un mot doux, une phrase qui rassure. Elle a ce don, cette gentillesse patiente que seule une mère possède. Elle nous fait nous sentir importants.

Derrière, tout le monde est maintenant assis bien droit sur les banquettes, prêt à bondir à la prochaine aire. Le clignotant claque : on tourne. Ma mère distribue les vestes, les pulls, les chaussettes. Même en plein été, à cette heure-là sur l'autoroute, le froid mord dès qu'on ouvre la portière. Le J5 avance doucement entre les camions, cherche sa place comme un gros animal fatigué. Se garer avec huit personnes à bord et une énorme remorque, c'est tout un art. Le frein à main qui grince, le moteur qui s'arrête : c'est le signal. J'ouvre la porte coulissante d'un coup sec. Ma mère descend la première, surveille la sortie, une main tendue pour les plus petits. On se retrouve tous sur le trottoir, direction la station. Toilettes obligatoires : les filles à droite avec maman, les garçons à gauche avec

papa. On dirait une colonie de vacances encadrée par les animateurs. C'est rigolo.

Quelques minutes plus tard, on envahit le café. Trois tables poussées ensemble. Petit-déjeuner maison : gâteaux, petits pains, croissants achetés la veille à Auchan, chocolat chaud pour les enfants et cafés pour les parents. Comme toujours, ils attendent qu'on ait fini, pour manger les restes. Mes sœurs filent direct sur les jeux extérieurs où d'autres gamins crient déjà. Mes frères et moi, on fait le tour des rayons. Je sors mon porte-monnaie, tout fier : « Vous voulez un bonbon ? » Chaque année, quelques mois avant le grand départ, j'économise mes francs de poche pour la route. J'adore pouvoir leur offrir un « Carambar » ou un paquet « Pepito ». Pendant ces vacances-là seulement, j'ai l'impression d'être un peu leur père. Le reste de l'année, jamais.

J'aime les stations-service. On y croise des Belges, des Anglais, des Allemands, des Hollandais, des Nordistes, des Parisiens, des Bretons… On joue ensemble sans parler la même langue, sans même connaître nos prénoms. Dix, quinze minutes de foot improvisé ou de cache-cache entre les tables et les chaises du réfectoire, et puis on se sépare. Pas d'adresse, pas de numéro, rien. On se dit même pas

au revoir. C'est comme ça, et c'est très bien comme ça.

Après avoir joué une petite demi-heure, on remonte tous dans le J5. Avant de refermer la porte, mes parents font le grand ménage, comme à la maison : couvertures pliées, sol balayé, sur-matelas secoués dehors, vitres essuyées, et même un coup de parfum d'ambiance. En trois minutes, tout est impeccable. On s'installe, ma mère reprend sa place à l'avant. Mon père déteste le moindre bruit quand il manœuvre, surtout pour sortir d'un parking bondé. À la première agitation, il règle le rétroviseur, croise le regard du coupable et le fixe deux secondes. Silence garanti, ça ne rate jamais. Avec lui, tout passe par le regard et les gestes. On connaît les codes par cœur :
Se pincer la lèvre inférieure : « tu vas voir ce que tu vas voir »
Gratter le lobe d'oreille avec l'index : « fais attention »
Main levée, doigts serrés, secouée d'avant en arrière : « continue, la fessée est proche » Sourcils froncés, bouche en « O », sifflement et tête qui tourne : « là, c'est fini pour toi ».
On reprend l'autoroute.

La traversée de l'Espagne ou Sbelioune

Pour passer le temps, on joue entre frères et sœurs : on guette les plaques 59. Dès qu'on double une voiture du Nord, c'est l'effervescence, tout le monde collé aux vitres, grands signes de la main. Quand on croise un autre J5 ou une familiale chargée comme nous, avec des plaques 59 aussi, c'est l'hystérie. Parfois on les retrouve à la station suivante et on se salue comme si on se connaissait depuis toujours. Cette route du bled, c'est mon meilleur cours de géographie : départements, régions, villes, forêts, montagnes, champs de blé ou de tournesols, fleuves, villages… Quand l'autoroute est bouchée, on prend les nationales et là, on découvre vraiment la France même si le temps est plus long.

Après Saint-Jean-de-Luz, au pied des Pyrénées, les panneaux indiquent la frontière espagnole. La douane apparaît, files séparées : voitures, camionnettes, poids lourds. Mon père se tend, exige le silence total et qu'on s'assoie bien droit. Ma mère sort les passeports verts. En lettres dorées sur la couverture : « Royaume du Maroc », avec deux lions. Le lion, c'est le roi ; chez nous, le chef du pays est un roi. Point. On avance doucement.

Quelques voitures devant. Un douanier espagnol s'approche :
« Hola. Pasaportes, por favor.
— Hola señor. Por favor (en lui remettant les documents)
— Gracias »

Il tourne les pages, lève les yeux vers mes parents, compare les photos. Petit suspense… puis il tamponne, rend les documents avec un sourire et nous souhaite bon voyage. Mon père, en espagnol très approximatif :
— Gracias. ¡Adiós!

Dans le rétroviseur, je vois son visage s'illuminer. Il adresse un sourire victorieux à ma mère. Première grande étape passée. Le Maroc se rapproche. Les premiers kilomètres sont rudes : on traverse les Pyrénées, virages en épingle, à-pic impressionnants. Heureusement, la beauté du paysage nous fait presque oublier la difficulté de la route.

La traversée de Sbelioune, c'est du sérieux : 1 300 kilomètres, un climat sec et brûlant dès qu'on descend vers le centre et le sud de l'Espagne. On passe à proximité de Vitoria, Burgos, Madrid,

Cordoue, Grenade, Malaga, Marbella et enfin Algeciras, le port d'où on embarque pour le Maroc, via le détroit de Jbel Tarik – Gibraltar pour les autres. Faut rester concentré sur la route. Un panneau raté et tu te retrouves à demander ton chemin à un Espagnol qui ne parle ni français ni darija. Une fois, à Madrid, on a loupé une sortie : quatre heures de perdu, on tournait en rond comme des idiots. Mon père était au bord de l'implosion. Heureusement un mec s'est arrêté et nous a remis sur les rails.

Ce que j'adore, moi, ce sont les immenses taureaux noirs plantés sur les collines. Ils nous regardent passer, majestueux. À chaque fois, je crie à mon petit frère : « Regarde le meuh ! » L'année dernière, j'avais demandé à mon père pourquoi ces monstres dans les collines : « parce que les Espagnols aiment le taureau », qu'il m'avait répondu. J'avais trouvé ça nul comme explication. En France on aime les chiens et on n'a pas des statues de caniches géants sur l'A6. Bref.

L'Espagne, c'était aussi les pesetas. Des sacs entiers de pièces pour trois fois rien. Tu a les poches lourdes, tu te prends pour Crésus, mais en vrai il en faut un tombereau pour une glace ou un paquet de chips. Je pique toujours quelques pièces

dans le porte-monnaie de mon père. Juste assez pour un flipper dans une station-service ou un bonbon que je planque direct dans la bouche, loin des regards. Pas assez pour partager avec tout le monde… et puis les adultes, ce ne sont plus des enfants.

Le port d'Algeciras

Après presque vingt heures de route, nous sommes entre Marbella et Algeciras. J'aperçois au loin les premiers reflets bleus de la mer. La Méditerranée. Et c'est grâce à moi si toute ma classe de CE2 a appris la signification de ce nom. En cours de géographie, il m'intriguait parce que j'y entendais le prénom « Mehdi », comme mon cousin. J'ai posé la question à l'instituteur qui, après un éclat de rire, m'a répondu avec beaucoup de bienveillance et de tendresse : « Non, Fayçal. Méditerranée signifie "au milieu des terres". »

Chaque année, j'ai hâte d'admirer ce spectacle magnifique à l'approche d'Algeciras : cette odeur si particulière de la mer, les cris des mouettes, ces bateaux posés sur l'eau, cette écume blanche des vagues et cet horizon bleu qui cache, juste derrière, les côtes marocaines. L'arrivée au port d'Algeciras

nous ravit. Le Maroc est juste en face, à 15 kilomètres à peine. La traversée dure un peu plus de deux heures. Nous sommes des milliers sur le parking d'embarquement. Tous les Marocains de France et d'Europe se retrouvent là, dans cette immense salle d'attente à ciel ouvert. On se croirait dans un souk géant. Les adultes profitent de l'attente pour se reposer. Ils étendent des couvertures par terre, à côté des voitures, et s'allongent. Certains sortent même leur matériel de camping.

Mon père prépare du thé et en offre aux voisins ; en échange, on nous donne des gâteaux secs. Les mamans discutent entre les véhicules tout en surveillant leurs enfants. Pour certaines, ce sont de vraies retrouvailles : elles habitent le même immeuble en France ou le même quartier au Maroc. Quant aux gosses, on joue ensemble entre deux plaques d'immatriculation : une de la Gironde, une de la Somme… Les espaces de jeux n'existent pas, mais ce n'est pas grave. On sait s'amuser avec rien : touche-touche ou cache-cache entre les voitures ; une ficelle et un bout de bois trouvés par terre, et nous voilà Zorro avec épée et lasso ; avec des vieux journaux ou magazines, on fabrique des avions, des Pac-Man, des bateaux en origami… Chacun occupe le temps comme il peut.

L'ambiance est joyeuse, festive. On rentre enfin chez nous. Ces attentes sont longues, très longues. Aucune information sur les heures de départ. Tout dépend du remplissage des ferries, et on passe quand c'est notre tour. Quand un bateau arrive, on entend d'abord son grondement sourd. Tous les regards, petits et grands, se tournent vers ce monstre des mers comme si on attendait le Messie. Moi, à ce moment-là, j'ai envie d'être capitaine. Ce doit être un métier incroyable. Mais soyons honnêtes : le reste de l'année, je n'y pense jamais.

Au port, je me fais un copain. Il s'appelle Chaïd, il a mon âge et habite Orléans, plus précisément Beaugency, dans le Loiret, département 45. Au Maroc, sa famille est de Fès, à quelques kilomètres de Sefrou. Il cartonne à l'école, apparemment. On compare nos bulletins, nos classements, nos bêtises. L'année prochaine, il passe en 6e. Plus tard, il veut devenir pilote de ligne. Il est fou d'avions ; il a même un petit jeu électronique avec des avions rangés dans une pochette en velours. Moi, je sais surtout ce que je ne veux pas faire : le métier de mon père à l'usine. C'est trop dur. Toute la journée, il porte des sacs lourds sur le dos. Le soir, il rentre le visage noir de poussière et de graisse, son bonnet est crasseux, son bleu de travail n'a plus de bleu

que le nom, ses chaussures sont usées jusqu'à la corde. Il est tellement fatigué qu'on ne lui parle pas. Il prend des médicaments tous les jours et répète sans arrêt : « Si tu ne travailles pas bien à l'école, tu finiras avec un métier dur.
Pour mes parents, un bon métier, c'est « al warka o el kalam » : du papier et un stylo. Travailler dans un bureau, en costume-cravate. Le père de Chaïd fait aussi un boulot pénible : manœuvre, il passe ses journées à porter, lui aussi. On a les mêmes.

Le bateau Al Boughaz

Soudain, on entend « binga, binga ! ». Les policiers espagnols annoncent le départ imminent. Tout le monde court à sa voiture en un temps record. Une fourmilière géante s'agite. Devant moi, la coque du ferry s'ouvre comme une gueule immense, et les premières voitures commencent à embarquer. Tout est réglé comme du papier à musique. Un dernier contrôle des passeports et des billets par les douaniers espagnols, et nous voilà dans le ventre du célèbre ferry marocain Al Boughaz.

Avant de monter sur le pont, ma mère récupère le grand sac de vêtements propres et de produits d'hygiène. Il faut être impeccable avant de fouler

le sol marocain : lavé, coiffé, bien habillé. Certains coins du bateau se transforment en salons de beauté improvisés. Dans d'autres, les chauffeurs, épuisés par la route, s'écroulent à même le sol pour grappiller quelques minutes de sommeil. Ces deux heures trente de traversée ne sont pas de tout repos. Il faut préparer les papiers pour la douane marocaine, et ça se passe en deux étapes : d'abord récupérer et remplir les fiches, ensuite les faire tamponner avec les passeports. Une fiche par voyageur, majeur et mineur. Nous sommes huit. L'attente est longue, très longue. Beaucoup de pères ne savent ni lire ni écrire, ni en français ni en arabe. Ceux qui maîtrisent les deux langues ouvrent aussitôt des « bureaux » informels sur les tables du bateau pour aider leurs confrères. Solidarité immédiate. Une fois les papiers en cours, je file sur le pont supérieur, tout à l'avant, face à la mer.

À chaque traversée, c'est le même choc : le vent qui fouette le visage, cette sensation de liberté absolue. Partout où je regarde, il n'y a que du bleu. À l'horizon, le ciel et la mer se mélangent dans un dégradé parfait. Plus on avance, plus les côtes espagnoles s'effacent derrière nous, plus les côtes marocaines se dessinent devant. On quitte

l’Europe. On rentre en Afrique. On rentre chez nous.

3. LE BLED QUI RÉVEILLE

Le Maroc ou Al Maghrib

À l'approche du pays, sur une colline, on distingue en lettres géantes la devise nationale : « Allah, Al Watan, Al Malik » – Dieu, la Patrie, le Roi. Rien à voir avec la France et sa « Liberté, Égalité, Fraternité ». Le Maroc est un pays musulman où Dieu est partout. La vie est rythmée par la religion. On trouve des mosquées même dans les villages les plus reculés. Certaines sont magnifiques, avec un minaret haut comme un clocher d'église. Cinq fois par jour, le muezzin appelle à la prière pendant deux ou trois minutes. Sa voix douce et mélodieuse résonne dans toute la ville. À force de l'entendre chaque été, je connais l'appel par cœur, mais je serais incapable de vous le traduire.

L'école ou la madrassa

À l'école marocaine, les enfants apprennent des versets et des sourates du Coran. Moi aussi, j'en connais quelques-unes, que ma mère et mes cousins m'ont apprises. Il paraît que ça protège du mauvais œil. Mais je ne les récite jamais : je ne comprends pas ce qu'elles veulent dire. En France, à l'école primaire, on nous fait apprendre les fables de La Fontaine. Chaque matin, le maître nous

interroge sur l'une d'elles : Le Laboureur et ses Enfants, Le Corbeau et le Renard, La Cigale et la Fourmi… Il nous explique chaque phrase, chaque paragraphe, et surtout la morale à la fin.

Moi, le mercredi après-midi à 14 h 30, je me rends aussi à l'école arabe dans mon école primaire française. Tout le quartier est là. En réalité, on passe plus de temps à s'amuser qu'à apprendre. Même le professeur Abdel finit par lâcher l'affaire : il est trop gentil. J'ai quand même appris l'alphabet arabe, à écrire mon prénom, mon nom et ceux de ma famille.

Un jour, j'ai demandé si mon copain Jonathan pouvait venir avec moi. Le professeur a accepté, à condition d'avoir une autorisation des parents. Le mercredi suivant, je passe chez Jonathan. Sa mère m'ouvre et me dit qu'il ne peut pas venir « parce qu'il n'est pas arabe ». J'essaie de lui expliquer que ce n'est pas grave, que le professeur est d'accord, mais elle refuse net. Jonathan était derrière elle, les yeux rougis, impuissant. J'étais triste aussi. Je ne comprenais pas. Moi, je suis arabe et je vais à l'école française toute l'année. C'est sûrement un truc que seuls les grands comprennent.

Mais j'en veux tout de même à la mère de Jonathan. Elle est moins sympathique que mon père. Une fois, la maman de mon autre ami, Sébastien, me propose de participer à la messe du dimanche pour la préparation de sa communion. Je dis « oui » sans avoir l'autorisation de mes parents. Étant musulman, je ne sais pas si j'ai le droit d'y aller. En rentrant, je raconte à mon père la séquence et, curieusement, il me donne son approbation en m'avertissant d'une seule chose : « Ne fais pas le signe de croix. » Cela m'est égal car je ne connais pas la signification. Ce dimanche, me voilà à l'église avec Sébastien et ses parents. Je n'écoute rien du discours du prêtre. Mon attention se porte ailleurs : je suis émerveillé par le bâtiment et son architecture, les statues, les vitraux, les bancs, l'acoustique... J'ai l'impression d'être dans un autre monde. À la fin, les gens viennent voir la maman de Sébastien pour la questionner sur ma présence. Je le comprends car je suis d'origine maghrébine et musulman. Ces inconnus me caressent le visage pour marquer leur affection qu'ils accompagnent de quelques mots gentils, dont une phrase qui ne me quitte plus : « Nous sommes tous pareils peu importe d'où l'on vient. »

La douane

Le bateau s'approche lentement de Tanger. Les façades blanches des maisons et des immeubles scintillent sous le soleil, comme une carte postale vivante. Je ne m'en lasse jamais. Plus on avance, plus l'avertisseur de Al Boughaz gronde. Soudain, la voix du capitaine annonce l'arrivée en arabe, en français, en espagnol, en anglais. Je redescends en courant rejoindre la famille. Le bateau devient un essaim humain : tout le monde court, crie, cherche sa voiture. Encore quelques minutes à tenir. Trois jours de route, des milliers de kilomètres, et nous y sommes enfin : le Maroc. El Maghrib comme on l'appelle en langue arabe.

On passe la douane marocaine. Un pourboire généreux glissé dans le passeport – quelques dirhams bleus pliés comme dans les films – et on évite de tout décharger par terre. Conseillé, très fortement conseillé. C'est reparti. Dernière ligne droite : direction Sefrou, la ville des cerises.

La traversée de Tanger ou Tanja

Nous quittons le port de Tanger. Mes parents sont heureux, et moi je suis heureux de les voir heureux. Le bonheur est contagieux.

Il fait déjà une chaleur écrasante. Le J5 n'a pas de climatisation, juste deux minuscules ventilateurs sans grille : un à l'avant, l'autre à l'arrière, accroché au plafond. Ils ne servent à rien, à part brasser de l'air brûlant. Un éventail bricolé avec une feuille de cahier est plus efficace. Ma mère mouille des petites serviettes de toilette et nous invite à les poser sur le visage, la nuque, les bras. Elles sèchent en dix secondes. On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a. On entre dans la ville. Ici, c'est un souk géant sur roues. Personne ne respecte quoi que ce soit. Toutes les deux minutes, mon père lâche un « Ya qelb ! Ya hmar ! » – « Espèce de chien, espèce d'âne ! » Drôle, ces injures toujours avec des animaux. Passons. Conduire ici, c'est du sport de combat. Entre les ânes, les charrettes, les scooters, les mobylettes, les camions surchargés, les piétons, les vendeurs ambulants posés en pleine chaussée… se frayer un chemin relève de l'exploit. Les panneaux et les feux rouges sont purement décoratifs. Sur les ronds-points, des policiers en

chemise bleu ciel tentent de réguler le chaos. Sifflet à la bouche, grands gestes autoritaires : « Toi avance ! Toi recule ! Toi stop ! Toi attends ! » Ils ont la panoplie complète : lunettes de soleil, moustache, teint bronzé et matraque noire. On dirait Ponch et Jon de la série Chips, mais version marocaine et sans sourire. Ils peuvent t'arrêter pour rien. Un jour, on se fait stopper pour excès de vitesse. Mon père demande où est le radar.
Réponse du policier : « On t'a vu de loin, tu roulais trop vite. » Négociation, discussion, rien n'y fait. On paye. Quelques billets plus tard, grand sourire hypocrite : « Bonnes vacances chez vous ! » Mon père marmonne entre ses dents : « Allah chahed » – Dieu est témoin. Sens implicite : Dieu vous voit, bandes d'escrocs. Je crois qu'ils s'en fichent royalement.

Le « hanout »

Mon père stoppe le convoi. Il entre dans un « hanout ». Un hanout, c'est l'épicerie magique où on trouve absolument tout. Il y en a partout : entre deux hanouts, il y a un hanout. Pas d'enseigne, juste des montagnes de marchandises devant la porte. On ne rentre pas dedans : on reste au comptoir, et l'épicier surgit comme par magie.

C’est la banque alimentaire du quartier. Quand les fins de mois sont dures, on note sur le carnet et on paye plus tard. Mais le vrai bonheur, ce sont leurs sandwichs. Avec trois fois rien, ils te font des casse-croûtes de roi. Chez Hafid, dans mon quartier, c’est le meilleur. À n’importe quelle heure, il te prépare : une moitié de pain, thon à la tomate bien épicée, harissa maison en supplément, œuf dur émietté, le tout servi d’un Coca bien frais en bouteille de verre. Cinq dirhams équivalent à trois francs soit trois fois rien pour nous. Rien que d’y penser, j’ai l’eau à la bouche. Vite, qu’on arrive.

Mon père ressort avec une grande « mika » noire (sachet en plastique). Il l’a sûrement achetée à un gamin qui traîne devant. Il y a deux tailles : la petite à vingt centimes, la grande à cinquante. Au Maroc, dans les rues, des gamins vendent ces sacs aux marchés ou devant les commerces. Ils crient « mika à vingt ! mika à cinquante ! » comme les vendeurs de journaux dans les vieux films. Ça me fend le cœur de les voir là, pieds nus dans la poussière, alors qu’ils devraient être dans un jardin public à faire du toboggan. Quand ils m’accostent dans mon quartier, je leur vide presque toutes mes pièces. J’ai remarqué que mon père ne vérifie jamais sa monnaie, alors je « vole » pour eux. Et ça me va.

En vrai, ce n'est même pas du vol à 100 %, c'est juste de la redistribution.

Mon père sort de la grande mika noire des gâteaux et des chocolats marocains. Pour éviter la guerre, tout le monde a exactement les mêmes produits. Pas de jaloux. C'est bon, mais ce n'est pas « Pepito », « BN » ou « Galak ». Même mes parents ont leur petit moment de fête. Mon père, tout sourire, brandit une bouteille et lance à ma mère : « Chreb l'ma dial Sidi Harazem ! » Le visage de ma mère s'illumine d'un coup. Sidi Harazem, c'est la source d'eau minérale célèbre, mais surtout le village où elle passait ses vacances quand elle était petite, à quelques kilomètres de sa ville natale. C'est un peu comme si on lui offre un bout de son enfance. Pour l'occasion, ma mère sort deux gobelets, et mes parents se mettent à trinquer du regard. Pas besoin de mots. Juste un sourire qui dit « on est là, ensemble, on a réussi ».

Pris entre ces deux pays

Nous reprenons la route après presque quatre heures d'embouteillages, dans une chaleur étouffante et les odeurs d'échappement des vieilles Mercedes 240D. Qui suis-je ? On ne s'y habitue

jamais, même si on vient tous les ans. Par la fenêtre, je regarde ce Maroc qui m'intrigue un peu plus chaque été. J'ai grandi. Maintenant, je me pose des questions : suis-je marocain ? Français ?
Les deux ? À vrai dire, je me sens différent.

Je m'appelle Fayçal, je parle arabe marocain, mais je n'ai jamais rêvé en darija. Jamais. Même ici, au Maroc. C'est bizarre. Je suis musulman aussi. Quand mes copains me demandent ce que ça veut dire, je réponds : « Ça veut dire pas de porc. » Je ne sais pas quoi dire d'autre. À la cantine, mon père écrit un mot, et on me sert une omelette ou du poisson à la place. Mes camarades sont jaloux quand il y a des bâtonnets de colin « Igloo ». Des fois, j'en donne à Sébastien, mon meilleur pote. Quand je vais chez lui, ses parents font attention : omelette aux champignons, bâtonnets aux fines herbes. J'adore manger hors de la maison. Marre des tajines, du couscous et du « doise » (le plat en sauce aux légumes). Je découvre des plats incroyables, d'autres saveurs : pâtes au gruyère, pommes noisettes, mayonnaise Amora, Choco
Pops, chips bolognaise Croky…

Le samedi, je traîne mes parents dans les rayons d'Auchan pour qu'ils achètent la même chose. Une

fois le paquet choisi, mon père le retourne, le secoue, lit les ingrédients, me regarde et dit : « C'est pour tout le monde, hein ? » Je fais oui d'un signe de la tête, tout sourire. Chez nous, on partage, point. Un soir, ma mère décide de nous faire des pâtes au gruyère pour la première fois. Elle sort le paquet du frigo, en prend un petit bout, le sent, le goûte du bout de la langue comme si c'est suspect. Son visage dit tout : bof. Ensuite, elle mélange le fromage aux spaghettis chauds. Quand elle voit les files interminables à chaque coup de fourchette, c'est la panique. Elle n'a jamais remangé de pâtes au fromage depuis. On s'est bien moqués d'elle ce soir-là.

Je suis Français

Nous arrivons enfin à Larache. Tous les émigrés et routiers du bled font la pause ici. C'est un centre commercial à ciel ouvert : pas de toit, pas de clim, plus de 35 °C malgré la mer toute proche. On déjeune toujours chez Khalid, le café du coin. Les retrouvailles avec mon père durent une éternité : dix minutes de salutations, dix minutes sur la route, dix minutes sur la douane, dix minutes pour nous installer, dix minutes pour dire bonjour à chaque enfant… J'en peux plus.

Menu décidé : « kefta » (viande hachée), côtelettes d'agneau, salade marocaine, « molada (limonade). Mais rien n'est au même endroit : viande chez Ali le boucher, pain chez Abdel ; barbecue chez Mounir qui assaisonne et fait griller ; Khalid, lui, s'occupe des salades et des boissons. Quatre personnes, quatre métiers différents pour un seul repas. Ici, chacun a sa spécialité. J'adore regarder Mounir travailler. Sous son petit parasol Coca-Cola délavé et son vieux barbecue bricolé, il est planté en plein soleil, juste devant le café de Khalid. Comme un vrai chef, il déballe la viande hachée, verse des épices de toutes les couleurs, malaxe le tout avec les mains. Une fois la préparation prête, il forme des petites boulettes ou des steaks qu'il pose délicatement sur la grille. Rien qu'à l'odeur, j'ai l'eau à la bouche. Parfois, il me regarde et me lance avec son accent et son français approximatif : « Bienvenue au Maroc, khoya ! » Ça me fait toujours sourire qu'il m'appelle « mon frère ». Quand tout est cuit, il apporte le plat fumant à table. Mon père m'envoie alors commander les sodas chez Khalid. Je m'approche du comptoir, fier, mais Khalid me parle en darija. Et là, je ne comprends rien. Moi qui croyais parler la langue de mon pays, je bloque complètement. Lui ne parle pas un mot de français.

On se regarde, gênés, perdus. Silence pesant. Mon père finit par arriver et sauver la situation. Je me rends compte, ce jour-là, que je ne suis marocain que dans les mots que je connais par cœur et dans mon apparence.

Je suis définitivement Français. Comme le disait Romain Gary « Je n'ai pas une goutte de sang français, mais la France coule dans mes veines. » Dans un mois et demi, je rentrerai enfin dans mon vrai bled.

Conclusion

Au terme de cette longue route, le J5 ralentit enfin devant la maison de Sidi Messaouda à Sefrou. Les portes s'ouvrent, les bagages tombent comme une avalanche, les embrassades fusent, les odeurs du tajine et du thé à la menthe préparé par la famille pour notre arrivée nous enveloppent. Le Maroc nous accueille, bruyant, chaleureux, amoureux dans une effervescence royale. Pourtant, au milieu des rires et des « bienvenue oueldi », quelque chose en moi reste calme, presque apaisé. J'ai traversé des milliers de kilomètres, des frontières, des souvenirs, des doutes. J'ai revécu la détermination muette de mon père face à l'infirmière française, la pudeur joyeuse de ma mère quand elle raccrochait après cinq minutes de « Hamdoullah, koulchi labas », la fierté de ce « C'est bien, monsieur Jelil » qui valait tous les diplômes du monde. J'ai ri de cette télécommande à cinquante centimètres, pleuré en silence pour Rachid et ses yeux tristes, rêvé devant la mer de Tamaris et tremblé sur les routes d'Espagne.

Je sais maintenant d'où je viens. Je connais le prix de chaque sac Tati, de chaque parole échangé avec les gendarmes, de chaque nuit blanche sur l'autoroute. Mes parents m'ont transmis le Maroc des récits, du courage tranquille, de la débrouillardise qui ne se plaint jamais. Ils

m’ont légué cette route du bled comme un rite annuel, un cordon ombilical qu’on ne coupe pas.

Mais c’est la France qui m’a élevé. C’est elle qui m’a appris à lire les panneaux, à poser des questions, à rire de tout. C’est elle qui m’a donné l’école gratuite, l’égalité dans la cour de récréation, le droit de rêver d’un métier qui ne casse pas le dos. C’est ici que j’ai appris à penser par moi-même, à choisir ma rive. Je ne renie rien. Je n’oublie rien.

Le Maroc est dans mon sang, dans mon prénom, dans mes souvenirs d’été. Mais la France coule dans mes veines, dans mes principes, dans ma façon de voir le monde. Cette route du bled ne m’a pas ramené au pays de mes parents. Elle m’a ramené chez moi. Et aujourd’hui, en vous confiant ces souvenirs, je transmets à mon tour. Car ce que je donne m’appartient pour toujours.

Chaque été, la Peugeot J5 déborde : valises sur le toit, cadeaux Tati, enfants entassés. Douze mois de préparatifs en France pour un mois et demi au Maroc. Départ du Nord industriel, autoroutes, Espagne interminable, ferry, douane, routes poussiéreuses jusqu'au village.

Fayçal Jelil revit ces voyages mythiques qui ont rythmé son enfance : la France qui prépare avec frénésie, la route qui forge le caractère, le bled qui réveille les racines transmises par des parents immigrés dans les années 70 – un père ouvrier déterminé, une mère courageuse et pudique. Entre ces deux mondes, l'auteur affronte son identité. Le Maroc peuple ses souvenirs, mais l'école républicaine et les valeurs françaises ont façonné son âme.

Ma Route du Bled est un témoignage intime et lucide sur l'exil, la transmission et l'appartenance. Une révélation : « Je suis Français. Totalement. Définitivement. »

Un récit émouvant qui touche au cœur de l'entre-deux.